

Colette Soler

« Ce que la psychanalyse enseigne * »

On forme des psychanalystes. Je dois avouer mon embarras avec ce thème. D'où vient-il ? D'une sorte de contradiction. D'un côté, en effet, on forme des psychanalystes. Ce « on » m'a arrêtée. C'est le « on » de la multiplicité des associations analytiques depuis qu'il en existe, soit depuis l'institut de Berlin. L'histoire est maintenant bien connue, et aujourd'hui, au-delà des dissensions surgies dès l'origine sur ce que ça doit être, toutes les associations prétendent former des analystes. Celle à laquelle j'appartiens comme les autres.

Mais d'un autre côté un analyste, en tant que tel, défini par une compétence à analyser, je peux dire une compétence à l'acte analytique, eh bien, ça ne se forme pas, ça se produit, et d'une seule façon, dans une analyse, nulle part ailleurs, par une transformation du sujet, d'un sujet qui, instruit de par son analyse, devient à même de relayer l'acte qui l'a produite. Plusieurs termes pour désigner cette transformation : désir de l'analyse, désir averti, sujet destitué, etc. avec le problème de la façon de vérifier que ça s'est produit.

Je crois que c'est cette production de l'analyste hors toute formation qui a conduit Lacan à dire : « Je n'ai jamais parlé de la formation de l'analyste, j'ai parlé des formations de l'inconscient. » Ces formations de l'inconscient dont on ne mesure la portée que dans une analyse. Il l'a dit plutôt sur le tard, c'est-à-dire, c'est mon hypothèse, après qu'il a eu tout loisir de mesurer certains méfaits de ladite formation. Il a d'abord imputé ces méfaits au système ipéiste, mais il les a retrouvés dans son École même.

Ces dispositifs de formation sont les mêmes partout, à la passe près, qui n'est pas partout et dont la fonction dans la formation est en question. Ces dispositifs sont connus : en gros, contrôles, cartels ou

*. Contribution aux journées d'Espace analytique des 14 et 15 mars 2009.

groupes de travail, études de cas et études des textes de la doctrine. Freud ne l'entendait pas autrement et finalement Lacan non plus.

Mon titre, « Ce que la psychanalyse enseigne », donné dans la hâte, indique la porte d'entrée que je n'ai pas vraiment choisie, mais qui s'était déjà choisie pour moi. J'avais en tête la remarque de Lacan : « Ce que la psychanalyse enseigne comment l'enseigner ? »

La notion de psychanalyse didactique, utilisée historiquement pour désigner les psychanalyses des psychanalystes, Lacan l'a acceptée, mais il l'a subvertie, en écrivant « la psychanalyse, virgule, didactique », pour dire qu'il n'y en a pas d'autre. Cela signifie non pas que toute analyse doit conduire à la pratique analytique, mais que, si un sujet qui est entré dans le dispositif inventé par Freud n'en sort pas instruit, alors il peut avoir eu des effets thérapeutiques – psychothérapie – mais rien n'indique qu'il y ait eu analyse.

L'effet didactique – on peut le formuler simplement – désigne le fait que le sujet a appris quelque chose sur lui-même, que, ce qu'il ne savait pas au début concernant spécifiquement ce dont il souffre, il en sait quelque chose à la fin. C'est cela qui définit l'analyse proprement dite, et c'est une transformation autre que la seule amélioration thérapeutique, et qui d'ailleurs a elle-même des effets thérapeutiques.

L'os de ce qui s'apprend dans une analyse, au-delà de la particularité de chaque cas, c'est au fond qu'il y a du savoir inconscient à révéler, du savoir qui était insu et qui a des effets. Freud n'a pas parlé de savoir inconscient, mais il a imposé la technique de déchiffrement, et ce qui se déchiffre est forcément un savoir. Ce savoir ne s'enseigne pas, il est déjà là et il a une fonction : il règle la jouissance, que ce soit celle du fantasme, du symptôme ou de la répétition. C'est ce savoir qui fait pour chacun son identité non pas de sujet mais de sujet ayant un corps, son identité de « parlêtre », selon l'expression de Lacan. Une analyse qui ne permettrait pas de vérifier, ne serait-ce qu'un tout petit peu, cette prise du savoir insu sur le corps, ne serait rien.

Je rejoins la formule de Freud disant que le minimum est de « croire à l'existence de l'inconscient », mais il ne s'agit pas tant d'y croire, la psychanalyse ne pouvant pas être la religion de l'inconscient, que d'avoir assez vérifié l'efficacité de sa *matérialité*, pour être capable de le prendre en compte.

Le hic est que ce savoir ne se transmet pas, car il est toujours singulier. Ce pourquoi Lacan réinsiste après Freud pour dire qu'il n'y a d'analyse que du particulier. En outre, ce savoir ne se prête pas au concept, n'est que très partiellement appropriable et ne cesse pas de dépasser le sujet, il est irréductible donc, ce qu'aucun analysant ne peut manquer d'apprendre pour peu qu'il pousse le processus. Même s'il ne le formule pas en ces termes, à la fin il le sait.

Question : est-ce que ça s'impose vraiment à tous ? N'y a-t-il pas des conditions pour que ça s'impose ? En tout cas, dans les faits, il me paraît certain que la capacité à être enseigné par l'expérience est très inégalement répartie. Sans doute parce que pour être enseigné par une expérience, quelle qu'elle soit d'ailleurs, du moins si l'expérience est bien ce qui ne s'imagine pas, pour en être enseigné donc, il ne suffit pas de la traverser, encore faut-il en tirer des conclusions et les formuler.

C'est là que l'on rencontre l'autre savoir, qui n'est pas celui de l'inconscient, disons le savoir déposé par l'expérience, au gré des efforts de quelques-uns pour penser l'analyse, la leur et celle d'autres, ce que l'on appelle la théorie ou la doctrine, je vais dire le savoir de la structure, dont Lacan a dit à juste titre qu'il « ne s'apprend pas de l'expérience ». Aucune épistémologie empiriste ne vaut ici, et, en effet, on ne peut espérer que l'inconscient délivre la théorie qui rende compte de l'inconscient. Ce savoir-là, il se construit et se diffuse à partir de l'étude des textes où il est déposé et que tous considèrent comme nécessaires à la formation. On sent bien que chaque analyste ne peut repartir du point zéro de ce savoir d'où est parti Freud, le premier, mais il faudrait arriver à dire pourquoi elle est nécessaire, plutôt que de la tenir pour une évidence inquestionnée, si on veut pallier ce que j'appelais les méfaits.

Quels sont-ils ? Dans la formation, en tant qu'étude de la doctrine, qu'est-ce qu'on apprend ? Diverses choses, mais à coup sûr une langue, ou mieux plutôt des langues : freudienne, kleinienne, winnicottienne, et bien sûr lacanienne. Qu'elles polémiquent entre elles n'est pas l'essentiel, je crois. Pas seulement des langues, mais des pans entiers de doxa solidifiée, en pseudo-évidence, résidu de l'entropie du savoir déposé.

Qu'on ne puisse éviter de juger de l'analyste au nom de ces corpus est un problème. Plus fondamentalement, le problème est que ces corpus théoriques font barrage à l'expérience de l'analyse. C'est de cela que Lacan parlait dans sa conclusion du colloque de l'EFPP sur l'enseignement¹ quand il faisait remarquer que l'enseignement pourrait bien être fait pour faire barrage au savoir, barrage à l'accès au savoir inconscient. Autrement dit, les enseignements pourraient bien permettre de continuer, au sein même de l'analyse et de ses communautés, à méconnaître l'inconscient et le destin qu'il nous fait, comme on le fait hors analyse. Donc, le savoir qui se sait, qui se diffuse dans la formation, celui de la structure, fait oublier ce que l'on apprend de l'analyse, soit le savoir insu qui dépasse les prises du sujet.

Irais-je jusqu'à parler de l'effet antididactique de la formation ? Pourquoi pas ? Ce qui est grave n'est pas que l'on se rassure avec la doctrine des incertitudes programmées par l'inconscient, le grave est qu'elle fasse bouchon à la réception. On le constate tous les jours, pas seulement dans les exposés de doctrine savante, mais aussi, par exemple, quand on lit des présentations de cas où tout se passe comme dans les livres – j'en ai lu un récemment –, alors que la singularité d'un cas n'est jamais écrite dans les livres, même les meilleurs.

La formation donc, qu'il s'agisse des textes ou de la théorie des cas, peut prendre une fonction de défense à l'égard de l'inconscient et de l'acte qui conditionne sa mise au jour.

Ce n'est la faute de personne, peut-être sommes-nous les victimes d'un processus qui tient à la structure même, et qui fait qu'inéluctablement, de même que toute mystique se dégrade en politique, toute novation de pensée se dégrade en répétition.

La formation n'accroît pas la compétence à l'acte, qui ne peut se produire que par une certaine transformation du sujet dans l'analyse. Au mieux, elle accroît ses moyens, lui donnant les instruments conceptuels, qui peuvent étayer ses fondements, et au pire, qui n'est pas toujours sûr mais bien souvent, elle sert à faire barrage à l'acte. L'acte dépasse le sujet, grande incommodité c'est sûr, mais ce n'est pas une raison pour qu'il dépasse son acte.

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 297-305.

L'embrouille, c'est que le refus, la voie de l'a-théorisme, thème qui a commencé à résonner depuis longtemps, dès l'École freudienne de Paris, avec l'exaltation de la clinique, ne peut pas être une solution. Ce que j'appelle exaltation de la clinique est la position qui consiste à dire : passons-nous du savoir doctrinal devenu suspect, ou trop pénible à acquérir, et dévouons-nous à la clinique, c'est-à-dire à l'écoute des sujets qui souffrent. C'est un thème montant aujourd'hui, et en effet que serait un analyste qui ne ferait pas de clinique ? Oui, mais laquelle ?

Tout le monde fait de la clinique, et il n'y a pas de clinique qui ne soit pétrie de théorie, même quand elle s'ignore. On pourrait en faire un jeu de société pour analystes sur le modèle de ces jeux où dans une image on cherche les éléments cachés qui ne se voient pas dans sa forme : chercher dans l'exposé qui se veut a-théorique la théorie clandestine qui s'y dissimule.

Que font ces purs cliniciens de l'écoute ? Ils ne font pas rien et ce qu'ils font a sa valeur pour peu qu'ils aient assez tâté de l'analyse. Je crois qu'au minimum ils font ce que je vais appeler de la clinique biographique. À partir des difficultés que le sujet est venu présenter, du seul fait qu'ils l'écoutent sans le diriger, un trait fondamental qui distingue le psychanalyste, c'est le minimum, ils soutiennent un processus qui conduit en général le sujet à se tourner vers son passé, sans qu'on l'y induise, et, ce faisant, le sujet va donner un sens à ses malheurs, à ses symptômes, plus précisément le sens de son histoire. On parle beaucoup en politique aux États-Unis du *telling story*, le *telling story* a envahi la clinique. Ça ne fait pas de mal, il y a toujours un peu de ça dans une psychanalyse, sauf que l'histoire en question n'y est pas toute inventée, c'est une fiction mais une fiction de vérité ancrée sur des certitudes, de symptômes, de dates et de discours reçu. Elle n'est cependant pas le propre de la psychanalyse. La psychanalyse ne peut pas se réduire à la fiction biographique que le psychothérapeute obtient aussi bien. Elle demande plus : au départ freudien, le déchiffrement des signifiants un à un. Voyez l'homme aux rats : la part de la fiction biographique, et du déchiffrement, y est parfaitement lisible. Au-delà, une visée de réel qui permet d'y mettre un terme, car le déchiffrement en lui-même n'a pas de fin.

Comment penser une formation dont la fonction principale ne soit pas de défense contre le discours analytique ? DCDA. Cette

défense a deux formes, si vous m'avez suivie : faire semblant de penser l'expérience par la répétition, ou faire semblant de ne pas la penser par la clinique/clinique.

Peut-être faut-il partir de ce qui fonde ce mauvais usage de défense – qui, entre parenthèses, met en question non pas le savoir mais seulement l'usager, rien d'autre –, ce que Lacan a appelé l'horreur du savoir, et aussi l'horreur de l'acte. Je dois dire que ces expressions, que j'avais reçues au départ avec un peu de perplexité au temps où j'étais dans le moment d'enthousiasme de ma découverte analytique, m'apparaissent aujourd'hui, plus j'avance dans l'expérience et de l'analyse et de l'institution, relever d'une évidence massive. Les psychanalystes ont horreur de ce qui leur a été révélé, horreur de ce que l'analyse fait d'eux. Vous reconnaissez la citation. Quoi donc ? On peut dire l'inconscient, mais avec lui pas d'amitié possible. Celui qui se dirait mordu par l'inconscient avouerait qu'il n'en a capté que la face de fiction, de sens. L'inconscient n'est pas aimable parce qu'il va de pair avec des impossibles, incurables, et qui font la malédiction des parlêtres que nous sommes. On peut le désigner de son nom freudien, cet incurable : castration, castration de jouissance, mais aussi de savoir ; l'inconscient, « savoir sans sujet », est imprenable, réel. Mais il n'y a pas que des négativités, il y a aussi les positivités qui s'imposent et dont le nom lacanien est jouissance.

Que faire donc pour que la formation n'aille pas contre l'acte, mais contribue, non pas à le produire, l'analyse y suffit, mais à en soutenir l'éthique ? J'ai eu l'occasion de le développer, l'acte analytique est un acte anticapitaliste qui ne promet à l'analyste aucune rétribution, un acte dont il ne peut pas se faire un escabeau, l'escabeau étant pour chacun son dispositif de promotion. Au contraire promet-il au praticien la castration de l'escabeau. Avec ça, encore heureux qu'il soit payé. Et si vous en doutez, remarquez que, de fait, ne demeurent que les noms de ceux qui ont apporté par leurs écrits au moins un grain de sel à la pensée de l'analyse, non pas ceux de la foule des dits praticiens. La fureur actuelle pour enseigner et pour publier vient de ce destin de l'analyste. Rien à redire.

Reste qu'une formation qui serait pour de vrai ou plutôt la part de formation qui est, nous l'espérons, pour de vrai ne peut être, je crois, que celle qui perpétue l'analysant dans l'analyste. Le propre de

l'analysant est que le moteur de sa parole, parole dans laquelle nous cherchons le savoir inconscient, eh bien, ce moteur, qu'est-ce d'autre que son ignorance ? C'est ce que nous disons quand nous parlons d'hystérisation ou de question d'entrée au début d'une analyse. Seule l'ignorance active, mise en branle, peut générer quelque chose comme un mouvement vers le savoir, voire une volonté de savoir, de savoir ce qui fait le symptôme.

Penser la psychanalyse suppose un désir homologue, ce pourquoi Lacan se disait analysant. Dans la formation, mettre l'ignorance à la place de la cause commande à un certain usage des textes qui exclut la simple répétition. Il n'y a donc qu'une bonne façon d'enseigner : le faire à partir de son ignorance, je m'y essaie pour gagner sur l'ignorance certes mais sans la réduire, la boucher.

Le vecteur de l'ignorance vers le savoir fait fonction de désir de savoir, et le désir, comme on sait, c'est contagieux, ça se transmet. Un enseignement opère quand il est analysant. Alors, porté par le vecteur que je viens d'évoquer, vecteur qui sourd de l'ignorance, il transmet plus que ses énoncés, il transmet un effet de désir bien nécessaire pour soutenir l'éthique de l'acte, contre ce que j'ai appelé les méfaits de la formation. La passe telle que Lacan en parlait encore en 1976 appelait d'ailleurs un nouvel effort analysant au-delà de la fin.

Le hic, c'est que ça ne se commande pas. Même si on en faisait un mot d'ordre institutionnel, « enseignants, soyez analysants de la psychanalyse », la réalisation resterait à merci des contingences.